

La psychanalyse comme éthique

DU MÊME AUTEUR

*La jouissance, enjeux et paradoxes*  
éres, 2007

*Dépression,  
la grande névrose contemporaine*  
éres, 2006

*Clivage et modernité*  
éres, 2003

*Dictionnaire de la psychanalyse*  
(sous la direction de R. Chemama et B. Vandermersch)  
Larousse, 1995, 1998

*Éléments lacaniens pour une psychanalyse au quotidien*  
Éditions de l'Association freudienne internationale, 1994

*La psychanalyse, textes essentiels*  
Larousse, 1993 ; Larousse, Bordas, 1996

Roland Chemama

La psychanalyse  
comme éthique

*suivi de*

Du grain à moudre

 érès

Conception de la couverture :  
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2014  
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-3334-5  
Première édition © Éditions érès 2012  
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France  
[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19.

# Table des matières

Avant-propos, <i>Jean-Pierre Lebrun</i> .....	7
---	---

## **La psychanalyse comme éthique**

Sur quelques questions actuelles... et sur la façon de les aborder .....	13
Sommes-nous tous des <i>espontáneos</i> ? .....	19
Un enjeu éthique .....	25
Sur les aspirations éthiques contemporaines .....	31
Peut-on évaluer la parole ? .....	39
La psychanalyse est-elle scientifique ? .....	47
L'utilitarisme .....	53
La jouissance et le désir .....	59
Violence et sexualité .....	65
Une pulsion destructrice ? .....	71
La dépressivité contemporaine .....	77

Le devoir de bien dire.....	85
Peut-on ne pas céder sur son désir ?.....	93
L'éthique analytique est-elle réductible à la morale générale ?.....	101
Retour à la clinique.....	109
Comment interpréter les rêves ?.....	117
Questions sur l'interprétation, suite.....	123
Rêve et inconscient.....	131
La pratique psychanalytique aujourd'hui.....	139
L'entrepreneur de soi-même.....	147
Comment traiter l'autre ?.....	153
Coexistence des jouissances.....	161
Une éthique paradoxale.....	169
Une éthique pour l'être parlant.....	177
L'utilitarisme contre l'éthique.....	183
En guise de conclusion : le statut du sujet.....	191

### **Du grain à moudre**

Remarques personnelles sur le travail théorique de l'analyste.....	197
Du grain à moudre ou Le travail du rêve.....	199
Postface. À propos de la collection « Humus », <i>Jean-Pierre Lebrun</i> .....	209

Jean-Pierre Lebrun

## Avant-propos

Ce nouveau livre de Roland Chemama est le vingtième ouvrage à paraître dans la collection « Humus, subjectivité et lien social », que les éditions érès ont inaugurée en 2003 avec *Clivage et modernité*<sup>1</sup> du même auteur. C'est dire si nous pouvons être satisfaits de cette constance et de cette fidélité. Cette dernière est d'ailleurs également celle des lecteurs qui se sont montrés très nombreux à partager les intérêts pour les questions soutenues par ladite collection.

Rappelons que nous avons mis cette initiative sous l'exergue d'une phrase de Jacques Lacan extraite de la Note qu'il adressait aux collègues italiens en 1973 : « Le savoir par Freud désigné de l'inconscient, c'est ce qu'invente l'humus humain pour sa pérennité d'une génération à l'autre<sup>2</sup>. » Ainsi que nous l'avancions dans le texte de présentation de la collection, notre objectif est d'accueillir des textes qui tentent de

---

1. R. Chemama, *Clivage et modernité*, Toulouse, érès, 2003.

2. J. Lacan, Note italienne, *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 310.

*conceptualiser les effets de la mutation contemporaine du lien social sur la subjectivité.* Faut-il préciser que la tâche est à cet égard loin d'être terminée ; elle ne fait même peut-être que prendre sa véritable assise tant il est aujourd'hui admis par la plus grande partie de la communauté analytique que l'importance des changements sociaux est à prendre en compte et à corrélérer avec les nouvelles façons de s'adresser au psychanalyste, voire avec les modifications de la cure analytique elle-même.

Et c'est là que nous voulons mettre en évidence l'importance de ce vingtième volume.

Si le travail de Roland Chemama a inauguré la présente collection, celui qu'il nous propose aujourd'hui y inscrit un tournant crucial.

Il s'agit aujourd'hui d'ouvrir le champ à ceux qui souhaitent poursuivre le travail en s'engageant davantage dans l'actualité de leur clinique et en consentant à rendre compte de la façon dont ils travaillent les difficultés à l'œuvre.

C'est ce nouveau défi que se donne la collection « Humus » pour les volumes à venir : qu'ils témoignent de la façon dont l'analyste soutient aujourd'hui de se faire le lieu d'adresse pour les sujets qu'il rencontre. Nous la sous-titrerons désormais « le désir de l'analyste en acte ». Et nous sommes ravis et heureux de constater que telle est bien l'orientation du nouvel ouvrage de Roland Chemama.

Rompant avec la distance et le retrait qui caractérisaient habituellement l'analyste – mais sans pour autant en faire un nouveau précepte –, l'auteur ne s'avance plus masqué mais atteste plutôt de la voie qu'il essaye de frayer entre *fidélité à la lettre et récusation du savoir transmis*, entre adhésion à la tradition et nécessité de tout inventer : « [Ce] dont il s'agira, dans cet ouvrage, c'est de montrer de quelle façon la psychanalyse, qui a démontré les déterminations inconscientes du sujet humain, le met cependant, pour finir, face



aux responsabilités qui sont les siennes. À tout le moins [...], elle l'appelle à s'engager dans une véritable énonciation. On voit l'enjeu : il est éthique. »

Ce que la clinique actuelle – qu'elle soit qualifiée de nouvelle ou pas importe finalement peu – exige, c'est que l'analyste – et sans doute quiconque s'y réfère – s'engage dans ce qu'il entend de celui qui s'adresse à lui ; ceci ne veut pas dire que sa neutralité d'hier n'était pas un engagement, mais simplement que cette neutralité pouvant aujourd'hui s'avérer complicité tacite avec « les faux-fuyants du discours commun », c'est à une dépense supplémentaire qu'il doit consentir.

Peut-être simplement parce que c'est un *je n'en peux rien savoir* qui s'avère être la forme contemporaine du bien connu jusqu'ici *je n'en veux rien savoir* ! Non tant parce qu'il résulterait d'un refus de vouloir savoir, comme l'affirme la version traditionnelle, mais parce que sa possibilité est encore dans les limbes, parce que l'émergence de ce savoir n'est pas encore à la disposition du sujet, tant il est resté un magma informe.

« Agir, désirer, nous rappelle Roland Chemama, cela suppose chez le sujet humain une certaine symbolisation de la perte, à commencer par celle qui fait de lui soit un homme soit une femme. C'est parce qu'il renonce à la recherche d'une jouissance absolue, indifférenciée, qu'un homme [ou une femme] peut aller chercher, chez un[e] partenaire, ce qui lui manque. Et il est permis de penser qu'en dehors même de la sphère affective et sexuelle, c'est l'engagement dans ce désir qui lui permet d'assumer, plus ou moins bien, tout ce qu'implique l'existence sociale. »

Pour le dire dans une métaphore certes trop brutale, le sujet contemporain est peut-être très souvent à l'image du pape nouvellement choisi dans le dernier film de Nanni Moretti <sup>3</sup> : le cardinal Melville – interprété remarquablement

---

3. N. Moretti, *Habemus Papam*, comédie dramatique, 2011.

par Michel Piccoli – est pris de terreur alors qu’il vient d’être élu par le conclave et doit s’approcher du balcon de la basilique Saint-Pierre pour adresser ses premiers mots de pape à la foule. Alors qu’il a accepté la charge, il ne peut d’abord que pousser un immense cri, tant la tâche qu’il doit assumer lui apparaît insupportable. C’est, d’une façon analogue, le destin du sujet contemporain qui a pu trop longtemps échapper à son énonciation. Seul alors ce cri vient déchirer la jouissance qui le cerne encore de partout. Pour ce sujet qui – discours social aidant, voire invitant – a postposé sans cesse le moment inéluctable d’assomption de l’angoisse qu’exige l’énonciation, le mal de parole est peut-être tel qu’il s’agit pour l’analyste de lui offrir autre chose que son seul silence. « Psychothérapie ! », s’écrieront peut-être alors certains ! À moins que le désir et l’engagement de l’analyste ne soient ici précisément convoqués pour, en se manifestant en acte avec la longueur d’avance qui est la sienne, permettre au sujet de s’énoncer autrement qu’en restant assujetti à l’Autre, d’enfin oser, lui aussi, le risque de la séparation.

LA PSYCHANALYSE  
COMME ÉTHIQUE



## Sur quelques questions actuelles... et sur la façon de les aborder

J'ai souhaité, pour des raisons qui apparaîtront plus tard, ne pas dissocier ce livre des circonstances particulières qui me l'ont fait écrire. Les premières pages, en particulier, reprennent une intervention que j'ai faite à des journées d'études de la Fondation européenne pour la psychanalyse, à Barcelone, les 23 et 24 mai 2009. Leur thème, *La filiation dans l'actualité*, me paraissait essentiel pour la psychanalyse aujourd'hui. Mais en même temps le sujet particulier que j'avais choisi de traiter dans ce colloque n'était pas sans rapport avec les questions que je me suis posées en commençant cet ouvrage. Ces questions portent – on le verra plus tard – sur le type d'engagement que l'on soutient en écrivant un livre de psychanalyse.

En ce qui concerne *La filiation dans l'actualité*, je savais que le risque était grand de se borner à reprendre quelques thèses aujourd'hui bien connues. En cette période de contestation des formes traditionnelles de l'autorité, à commencer par celle du père, les psychanalystes, parce qu'ils rappellent l'importance de la « fonction paternelle », apparaissent souvent comme les suppôts d'un patriarcat que d'autres dénoncent comme archaïque. Je reconnais tout à fait que si, traditionnellement, c'est la référence au Père qui permettait

au sujet de repérer son désir et ce qui venait le limiter, cette référence tient moins bien aujourd'hui et que cela peut causer quelques difficultés. Mais à ce congrès de Barcelone, je ne souhaitais pas en rester là.

J'ai alors eu la chance de tomber sur une nouvelle de Magali Duru. Elle est écrite en français, mais son titre est en espagnol : « A cuerpo limpio ». Elle est publiée dans un recueil qui lui aussi a un titre espagnol : *Corrida de muerte*<sup>1</sup>. L'usage de cette langue, chez un écrivain français, se conçoit dans une nouvelle qui a trait à la tauromachie. En France, ce qui la concerne se dit souvent avec des mots venus d'au-delà des Pyrénées.

Que l'on n'en vienne pas à penser pour autant que le choix de ce point de départ ait répondu, plus ou moins clairement, au désir de trouver, avec des psychanalystes espagnols, une connivence facile. Outre le fait que beaucoup de nos collègues barcelonais sont argentins d'origine, la corrida a provoqué, durant les dernières années, de nombreuses polémiques dans la capitale de la Catalogne. Nombreux y sont ceux qui la considèrent comme un spectacle cruel, archaïque, et qui n'a plus sa place dans l'Europe contemporaine. Les raisons politiques (anti-espagnolisme) s'y ajoutant, on en est arrivé, à présent, à une interdiction pure et simple. Quant aux psychanalystes, il n'y a aucune raison de penser qu'ils soient particulièrement intéressés par la tauromachie, que le plus souvent ils connaissent fort mal.

J'aurais pu, pour ma part, faire valoir que ce n'était sans doute pas un hasard qu'une certaine littérature taurine puisse véhiculer des questions qui concernent la filiation. Mais il m'aurait fallu plus de temps que celui qu'on m'avait offert. Je décidai donc d'aller à l'essentiel, et de me servir de la présentation de la nouvelle que j'avais choisie pour introduire,

---

1. M. Duru, « A cuerpo limpio », dans *Corrida de muerte*, Vauvert, Au diable vauvert, 2008.

de façon métaphorique, les thèses que je voulais soutenir. En revanche, l'extension plus grande de ce livre me permettra de recroiser le chemin entamé ce jour-là.

Je donnai à mon exposé, moi aussi, un titre en espagnol : « Espontáneos », pour des raisons qu'on verra bientôt. Je dus par ailleurs prendre encore une précaution. La nouvelle dont je parlais, ce n'était pas forcément de la grande littérature. Elle pouvait même paraître mélodramatique. Je le reconnus d'emblée, en soulignant que son côté assez direct me permettait d'aller rapidement à certains thèmes qu'elle mettait en avant. Ces thèmes nouent des questions de fond, comme celle de la fonction paternelle, et d'autres qui sont relatives aux transformations contemporaines des discours sociaux, et à leurs effets sur le sujet, qui devaient être plus spécialement interrogées à l'occasion du congrès. Ce que je juge intéressant, c'est que ces questions trouvent à s'exprimer jusque dans le cadre d'une très courte nouvelle, consacrée à une thématique qui pourrait en sembler très éloignée. Cela va me permettre, dès l'ouverture de ce livre, de montrer à quelles questions l'analyste peut aujourd'hui se trouver confronté, dans sa théorie – et dans son éthique. Mais il faut d'abord, bien évidemment, résumer cette nouvelle.

## UN SUJET DÉARMÉ

Elle comporte plusieurs narrateurs successifs, qui parlent tous à la première personne. Le premier est Philippe Mastral, chirurgien dans une petite ville de France, Béziers. Voici sa première phrase, la première phrase de la nouvelle : « J'ai failli le jeter deux fois ce billet. » Il a en effet reçu par la poste, de façon anonyme, et sans aucun mot d'accompagnement, un billet de corrida. Il a failli le jeter. D'ailleurs il n'a jamais mis les pieds dans une arène. Dans la suite, quelques phrases

indiqueront cependant que la date de la corrida, le 10 juin, ne lui est pas indifférente.

Deuxième narrateur : Manuel Lescorbas. Il n'a pas une très grande importance. Il est à la corrida. Il parle d'un vieux bien conservé, qui est arrivé en retard, qui a cherché sa place avec l'air de quelqu'un qui n'a pas l'habitude. Nous devinons qu'il s'agit de Philippe Maïstral. Et puis Manuel Lescorbas parle de la corrida. Il y a entre autres un matador qui est assez nul. Et à un moment, brusquement, Manuel Lescorbas entend un cri de femme : « Thomas, non ! » En même temps, il voit un jeune qui se lève de sa place et se précipite dans l'arène. Il présente au taureau une cape arrachée au passage. C'est ce qu'on appelle un *espontáneo*. Quelqu'un qui essaie d'attirer sur lui l'attention, avec l'espoir que cela favorisera son rêve d'être un jour torero.

Très vite désarmé, ce jeune homme reste devant la bête. Il affronte le taureau les mains vides – *a cuerpo limpio*. Il se fait encorner. Au même moment le vieux bien conservé, Philippe Maïstral, s'effondre, victime d'un malaise cardiaque.

Troisième temps. Là le narrateur n'est autre que l'*espontáneo*. Il s'appelle Thomas Lescure. Il voudrait devenir torero et il parle de la façon dont il s'y prépare. Il a cependant l'impression qu'il y a, entre ce désir et lui, un intervalle infime. Comme si ce désir n'était pas tout à fait le sien. Et c'est sans doute cet intervalle qui l'a jusqu'à présent protégé de l'envie de se jeter dans l'arène en *espontáneo*. Qu'est-ce donc qui l'a poussé aujourd'hui ? Ce n'est pas la nullité du matador qui toréait. C'est plutôt un siège vide, juste devant sa mère et lui. Sa mère semble avoir beaucoup regardé ce siège vide. « Alors cette place vide, je ne sais pourquoi, mon regard aussi y revenait toujours, comme à une tentation, et ça a fini par arriver. Quelqu'un qui n'était pas moi a grimpé sur le siège vide, a sauté de là dans l'escalier, puis sur le sable de l'arène. »



Acte suivant. C'est toujours Thomas Lescure qui parle. Il a eu beaucoup de chance. Il va s'en tirer. Mais dans l'infirmierie où il a été conduit, il voit qu'on amène un vieil homme. Il s'agit évidemment de Philippe Mastral. Et celui-ci, après lui avoir posé diverses questions, lui explique ce qui le pousse à lui parler. Il y a dix-huit ans, jour pour jour, un 10 juin, il a eu à soigner, aux arènes, un *espontáneo*. Il a d'abord regardé sa blessure, très grave. Ce n'est qu'ensuite qu'il a regardé son visage. Et il s'est mis à trembler. Il s'agissait de son fils.

Philippe Mastral avait opéré mais n'avait pu sauver son fils. Et il enchaîne. Sa femme l'avait quitté quand l'enfant avait 8 ans. Elle avait emmené leur fils à Barcelone. L'enfant avait retrouvé son père à 14 ans. Et à cet âge-là il voulait devenir torero. Mais quand il avait parlé de cela à son père, celui-ci ne l'avait pas pris au sérieux. Il avait toujours pensé que ce garçon brillant lui succéderait. Il avait même acheté pour lui un hôtel particulier avec l'idée d'en faire une clinique. Or quelques jours avant ses 18 ans, qui tombaient un 10 juin, son fils lui avait dit que pour cette date il ne souhaitait aucun cadeau particulier. Il voulait seulement que son père l'accompagne aux arènes, qu'il tente de comprendre sa passion, ne serait-ce qu'une fois. D'autant que lui, au fond, n'était pas sûr de sa vocation.

Il était donc prêt à entendre l'avis de son père, il avait acheté une place pour lui, et lui avait fait promettre de venir. Mais le jour de la corrida Philippe Mastral, qui avait négligé de s'en occuper, était de service à l'hôpital. Et alors : « Si je n'avais pas été capable de lui donner une seule après-midi, il n'allait pas me sacrifier sa vie [...]. Et il s'est jeté dans l'arène. »

Dernier temps. La mère de Thomas arrive. Elle s'appelle Madeleine Bressac. Elle voit le vieil homme, lui demande ce qu'il fait ici. « J'ai eu un malaise à la corrida. » « Ce n'est pas possible. Si vous y étiez venu, vous auriez été assis près de

nous. C'est moi qui vous ai envoyé le billet. » Mais Maïstral, ne sachant qui le lui avait envoyé, avait préféré acheter un autre billet.

Et puis les informations vont se bousculer. Madeleine était l'amie du fils de Maïstral. Quand celui-ci est mort, elle était enceinte de lui. L'*espontáneo* vivant, celui qui a été blessé cet après-midi là, est le fils de l'*espontáneo* mort dix-huit ans plus tôt. C'est ainsi le petit-fils du chirurgien. Mais elle a tout dissimulé à celui-ci. Elle le haïssait, elle le tenait pour responsable de la mort de son amant. Et elle a épousé un autre ami. Ainsi le petit aurait un père. Cependant, comme son fils ne porterait pas le nom de son vrai père, comme sa vraie filiation resterait secrète, elle lui a donné le prénom de son géniteur, Thomas. Thomas II succède, sans le savoir, à Thomas I. Depuis Madeleine s'est séparée de l'homme qu'elle a épousé, et elle cherche à reprendre les choses autrement.

Dernier acte. Narrateur : Philippe Maïstral. Son petit-fils est sauvé. Mais il restera fragile. Il ne pourra jamais toréer. Il lui donne le billet qu'il n'avait pas utilisé dix-huit ans auparavant. De chagrin et de rage il avait jeté tout ce qui appartenait à son fils. Ce vieux billet, est-ce donc tout ce que Thomas aura de son père ? Non. Car Madeleine avait su, avant la corrida où son amant était mort, qu'il envisageait sérieusement de devenir médecin, et lui avait offert une trousse de dissection. Et à présent la voici entre les mains de ce garçon.

Ici s'achève le résumé d'une nouvelle qu'on ne s'attendrait peut-être pas à voir citée si longuement dans un livre de psychanalyse. À charge pour moi de dire ce que j'ai voulu en faire lors de ce congrès de Barcelone, et aussi la place que je lui donne dans l'ouverture de ce livre.

## Sommes-nous tous des *espontáneos* ?

Sur le résumé de la nouvelle « A cuerpo limpio » je pouvais difficilement être plus court, parce que, dans ce que j'avais à en reprendre lors de ma conférence, beaucoup d'éléments comptaient. La configuration est plus complexe qu'il pourrait sembler.

On voit d'emblée la place qu'a la question de la filiation dans ce petit récit. Ce thème est assez cohérent dans une nouvelle taurine. La corrida elle-même, en effet, avec ses valeurs de courage et d'honneur, renvoie à l'idée que ce qui peut se transmettre dans le monde humain n'est pas seulement, comme on pourrait croire aujourd'hui, l'appétit sans limite de la satisfaction, et la gestion qui pourrait la maximiser. La corrida renvoie plutôt à ce que nous désignerions comme « jouissance phallique ». Disons, pour aller vite, que nous désignons par ces termes une satisfaction qui ne s'obtient qu'au prix d'un renoncement partiel, commandé, précisément, par une loi qui nous est transmise : c'est parce qu'une partie de la jouissance est interdite qu'une autre part devient accessible. Ici on pourrait dire que c'est en mettant en jeu l'intégrité de son corps, en acceptant le risque de la blessure, que le torero pourra réaliser une œuvre. Cela va beaucoup plus loin que l'idée d'une fidélité à une tradition.

En même temps il est assez clair que, dans cette nouvelle, les valeurs phalliques et le questionnement sur la filiation sont articulés à des éléments qui illustrent notre modernité. Dans l'argument des journées de Barcelone, il était question de différents types de situation, qui se multiplient à l'époque contemporaine, et qui transforment la famille traditionnelle. L'enfant qui vit dans une famille monoparentale, l'enfant adopté, l'enfant produit par les diverses formes de la procréation médicale assistée posent, chacun, des questions particulières auxquelles nous sommes confrontés comme analystes. Ici apparemment, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Nous pouvons cependant penser que Madeleine Bressac est bien une femme de notre époque. Quelles que soient ses raisons elle n'a pas hésité à dissimuler une filiation, à tenter de l'effacer.

Faut-il dire alors qu'elle s'est installée dans une toute puissance maternelle, jugeant, toute seule, de ce qui serait bon pour son fils ? Ou bien pouvons-nous estimer qu'il reste en elle une sorte de nostalgie de la transmission symbolique, de la filiation, puisqu'elle a voulu donner au fils le prénom du père ? Et puisqu'elle envoie ce billet au grand-père ? On pourrait dire que l'analyste ne le saura jamais, puisqu'il ne l'a pas sur son divan. Mais je pourrais faire remarquer qu'assez souvent, dans ses cures non plus, il ne peut pas trancher par rapport à des questions de ce genre. Ou, mieux, il convient de ne pas trancher, de ne pas enfermer l'analysant (le sujet en analyse) dans un jugement définitif. L'analysant, même celui qui semble dénier la filiation où il s'inscrit, reste souvent divisé sur ce point, et ce n'est pas l'analyste, évidemment, qui va lui rendre les choses encore plus difficiles, en omettant de considérer cette complexité.

Par ailleurs, si on analysait cette mère de fiction comme on le ferait d'une mère réelle, on pourrait dire qu'elle a sans doute fait passer quelque chose du désir du père. Si Thomas II ressent qu'il y a un intervalle infime entre lui et son désir, c'est